

l'Humanité

Entretien

Abdelwaheb Sefsaf, directeur du Centre dramatique national de Sartrouville : « l'histoire efface souvent le caractère patriotique des révoltes populaires »

Le nouveau directeur du Centre dramatique national de Sartrouville, Abdelwaheb Sefsaf, présente *Kaldûn*, sa toute nouvelle création. Une pièce qui explore plusieurs révoltes anticoloniales sur trois continents.

Marina Da Silva



Kaldûn, la dernière création de Abdelwaheb Sefsaf, directeur du CDN de Sartrouville et des Yvelines.
© Christophe RAYNAUD DE LAGE

Nommé en décembre 2022 à la direction du CDN de Sartrouville et des Yvelines, **Abdelwaheb Sefsaf**, auteur, acteur, musicien et metteur en scène, consacre sa programmation aux nouveaux récits.

Kaldûn, sa dernière création, célèbre et éclaire le soulèvement de la Commune de Paris en 1871, la révolte algérienne de Mokrani cette même année, et l'insurrection kanake de 1878. Une pièce monumentale, avec huit acteurs et sept musiciens.

Que raconte *Kaldûn*, le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens qui y furent déportés en 1871, et où vous vous êtes rendu pour travailler sur cette histoire ?

La pièce raconte l'histoire de trois révoltes en moins d'une décennie sur le territoire français. Chronologiquement, **la révolte algérienne du 16 mars 1871** contre la colonisation, plus connue sous le nom de révolte El Mokrani, puis, quelques jours plus tard, la Commune de Paris et, enfin, **la révolte kanake de 1878**.

Le personnage d'Aziz en est le fil conducteur. Il est le fils du cheik El Haddad, chef de la confrérie des Rahman Ya, qui va lever 100 000 hommes pour conduire cette insurrection pour laquelle il sera déporté en Nouvelle-Calédonie. Je m'y suis rendu après avoir découvert cette histoire à travers la lecture de *Kabyles du Pacifique*, de Mehdi Lallaoui, lecture qui m'a profondément bouleversé.

J'ai tout de suite réalisé que j'avais quelque chose à voir ou à jouer avec cette histoire. J'ignorais tout de la révolte kanake et de la culture kanake. Ce voyage était absolument nécessaire pour ne pas jouer les usurpateurs.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement frappé en Nouvelle-Calédonie ?

Le cimetière de Nessadiou, où sont enterrés les premiers Algériens déportés, et celui des révoltés de la Commune, sur l'île des Pins, ont été des déclencheurs émotionnels extrêmement forts. Puis, la découverte du nord de la Nouvelle-Calédonie et la rencontre avec des tribus kanakes.

Lorsque je me suis rendu à Hienghène, on m'a raconté l'assassinat des dix militants indépendantistes de Tiendanite, en 1984, puis **le massacre de la grotte d'Ouvéa, en 1988**. L'histoire peut se remonter comme une cassette magnéto. On ne peut pas la comprendre sans en saisir les origines, dont la révolte kanake d'Ataï, en 1878.

Et pour la partie algérienne ?

Je suis allé à la rencontre d'un territoire que je ne connaissais pas, la grande Kabylie, en particulier le village de Seddouk, d'où est originaire le cheikh El Haddad. Son fils, Aziz, est mon personnage principal, celui qui va réellement prendre le relais de cette révolte puisque son père meurt cinq jours après avoir été condamné lors du procès de Constantine. J'ai voulu rétablir la vérité sur ce personnage.

Comment s'y prend-on pour traiter au plateau cette matière monumentale ?

Tout est lié. La révolte algérienne naît de la fragilisation de la France par l'attaque de la Prusse. Ces révoltés algériens, qui étaient aux côtés de Napoléon III à la bataille de Sedan, vont être faits prisonniers par les Prussiens. À leur libération, ils rentrent dans leur village désillusionnés, découvrent qu'ils ont été spoliés de leurs terres et vont déclencher la révolte. Elle rencontrera celle de la Commune. Les communards aussi vont d'abord défendre Paris contre la Prusse, c'est une révolte patriotique. L'histoire efface souvent le caractère patriotique des révoltes populaires.

Par la suite, ce sera une révolte sociétale qui propose un nouveau monde, égalitaire. Mais la France n'est absolument pas prête à entendre cela. L'arrivée de ces révoltés, déportés en Nouvelle-Calédonie, ajoutés aux « colons libres », va provoquer le bouleversement profond de l'écosystème kanak et, par conséquent, la révolution de 1878.

Les deux acteurs principaux, Fodil Assoul (Aziz) et Simanë Wenethem (Ataï) sont algérien et kanak. Était-ce important pour vous ?

Oui. Je ne voulais pas faire d'appropriation culturelle. C'est leur histoire, j'y suis allé comme témoin. Fodil comme Simanë ont une identité artistique propre. Ils ont une théâtralité et une sensibilité différentes, et c'était très important d'être à cet endroit de l'authenticité. Je voulais aussi que plusieurs langues soient parlées dans le spectacle, notamment le kabyle.

En Nouvelle-Calédonie, il n'y a pas d'école d'acteurs, mais il existe une tradition millénaire de porter la parole. Simanë, en tant que chef de sa tribu, est l'héritier de cette tradition, qu'il a choisi de démocratiser en la mélangeant au slam et au hip-hop.

Vous venez d'être nommé à la direction du Théâtre de Sartrouville. Quel projet voulez-vous y déployer ?

Je veux sortir du répertoire classique dans lequel on a une sous-représentation des femmes par rapport aux hommes et une inexistence de la diversité.

« Le combat, essentiel pour la diversité dans les espaces publics, reste à mener. »

À Sartrouville, on a un héritage de pluridisciplinarité : théâtre, danse, cirque, marionnettes et, à l'intérieur de la famille théâtre, je m'enorgueillis de pouvoir accueillir toute forme de représentation théâtrale.

Vous jouez *Kaldûn*, au Théâtre des Quartiers d'Ivry (TQI)...

Avec Nasser Djemaï, le directeur du TQI, nous avons fait la même école à Saint-Étienne, nous sommes tous les deux fils d'immigrés algériens. Il a été le premier directeur d'origine immigrée nommé à la tête d'un CDN. Cela a du sens. Aujourd'hui, les centres dramatiques nationaux parviennent progressivement à la parité – un combat que j'ai mené.

Mais le combat, essentiel pour la diversité dans les espaces publics, reste à mener. Je parle de diversité au niveau culturel, mais aussi au niveau social. Je me revendique d'une culture ouvrière et je crois que, lorsqu'il y a de la diversité sociale, il y a de la diversité culturelle. Je ne cherche pas à opposer des typologies de publics, mais je pense qu'il faut cohabiter au théâtre comme dans la société, et que toutes les populations doivent aussi être représentées sur scène.

Au Théâtre des Quartiers d'Ivry-CDN, du 23 au 26 novembre ; au Théâtre de Sartrouville, du 29 novembre au 2 décembre ; au Sémaphore de Cébazat (Sète), le 7 décembre ; aux Célestins (Lyon), du 13 au 17 février 2024, et au Carreau (Forbach), le 14 mars.